

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Écriture enchantée
Les Fous de Bassan d'Anne Hébert

Gabrielle Poulin

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1982). Compte rendu de [L'Écriture enchantée : *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert]. *Lettres québécoises*, (28), 15–18.



L'Écriture enchantée

Les Fous de Bassan

d'Anne Hébert

*Seule ma fidélité me lie.
O liens durs
Que j'ai noués
En je ne sais quelle nuit secrète
Avec la mort !*

« Vous serez comme des dieux », avait soufflé l'Esprit mauvais à l'oreille de la première femme et de son compagnon. Promesse ? Tentation ? Défi ? Le révérend Nicolas Jones, pasteur du petit peuple élu de Griffin Creek, a pris au sérieux l'antique prédiction : « Un jour j'ai été le Verbe de Griffin Creek, dépositaire du Verbe à Griffin Creek, moi-même Verbe au milieu des fidèles, muets par force, frustes par nature, rassemblés dans la petite église de bois². » Le Révérend a si longtemps pratiqué les Écritures qu'elles ont collé à sa peau comme un nouveau vêtement. « J'ai habité parmi eux et j'étais l'un d'eux, les Jones, les Brown, les Atkins et les Macdonald³. » L'Écriture est puissante et miséricordieuse : elle glisse sur le Révérend qui s'en enveloppe comme d'un domino. Ainsi protégé de sa propre identité, il peut revenir hanter la plage et revivre impunément le long été de l'année 1936.

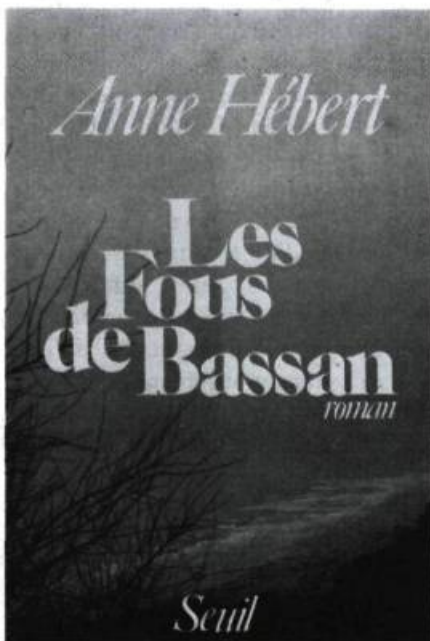
Car le pasteur, qui se prenait — qui se prend toujours — pour le dieu de Griffin Creek, ne s'est jamais résigné à la perte de son troupeau ni à sa propre déchéance. Dorénavant il

est seul dans sa maison, servi par deux « vieilles petites filles », deux images-témoins, de plus en plus pâlissantes, véritables fantômes de la jeunesse qui fut autrefois immolée au Désir. Il est seul et presque impotent, mais il a toujours confiance à cette force mystérieuse qui l'a un jour élevé au milieu de ses frères. Le présent et l'avenir échappent désormais à sa puissance, soit ! mais le

passé lui appartient. Il peut à volonté engendrer à son image et ressemblance, son père, son grand-père et ainsi de suite jusqu'à la dixième génération. Pourquoi faut-il que les jumelles, ses servantes, viennent gâcher sa galerie des ancêtres en dessinant, au milieu des figures masculines identiques, interchangeables, trois têtes de femmes qui « flottent sur un fond glauque, tapissé d'herbes marines, de filets de pêche, de cordes et de pierres⁴ » ?

La mémoire de la mer

Il revenait au dépositaire par excellence de la Parole d'écrire le premier Livre de l'histoire du petit peuple élu de Griffin Creek ou, si l'on préfère, la première version de cette légende qui s'intitule : *Les Fous de Bassan*. Mais, à force d'écouter la voix qui les appelait chaque dimanche et remplissait le temple de ses séductions, les fidèles se sont initiés petit à petit au « mystère de la parole ». Aujourd'hui ils réclament leur droit à l'héritage. À tour de rôle, les acteurs du drame, évoqué et revécu d'abord par le pasteur, vont raconter, à voix haute, les événements qui ont changé le cours du destin de



Griffin Creek pendant l'été 1936. Le roman d'Anne Hébert se compose donc de six livres bien distincts. Au « Livre du révérend Nicolas Jones », écrit à l'automne 1982, succèdent les « Lettres » que Stevens Brown, le frère des jumelles et de Perceval, l'idiote, a écrit à un ami américain à l'été 1936. Viennent ensuite « Le Livre de Nora Atkins » (été 1936), celui « de Perceval Brown et de quelques autres » (été 1936), enfin celui de « Olivia de la Haute Mer » (sans date). En guise d'épilogue, la romancière livre la dernière lettre de Stevens Brown, datée de l'automne 1982.

La rhétorique, apprise du Révérend comme par osmose, aurait pu jeter sur tous ces livres le voile solennel de l'impersonnalité et engendrer à la longue la monotonie et l'ennui. Heureusement, une autre séduction s'est exercée, tout au long de ces années, sur les vieillards, les femmes, les jeunes gens et les enfants de Griffin Creek : celle de la mer omniprésente, imprévisible, tourmentée, qui régnait sur les jours et sur les nuits de tout le village et dont le tumulte parvenait à couvrir même la voix aux accents prophétiques du pasteur. Maintenant qu'on l'appelle à témoigner à son tour, pour qu'éclate la vérité aux quatre points de l'horizon, de cap Sec à cap Sauvagine, de la côte jusqu'à la haute mer, le peuple de Griffin Creek manifeste sa totale complicité avec la mer. En face de la pierre éclatée des Saintes Écritures que le Révérend rassemble à grand-peine pour construire son propre livre et en faire un monument, se dresse, vivante, mouvante, incontrôlable, la mémoire de la mer. C'est elle qui continue de submerger la plage et d'emporter loin du pasteur mourant le troupeau qui lui avait été confié. C'est elle qui s'insinue jusqu'au fond des cœurs et des esprits pour les purifier, les polir et leur redonner l'éclat insoutenable des origines. Au discours oppressé et désarticulé de celui qui se disait le Verbe de Griffin Creek s'oppose la voix multiple, changeante et envoûtante de la mer qui fait se lever, autour du Révérend, dans la clarté blanche de la lune, les fantômes des vivants et des morts, qui leur prête

son souffle, son mouvement et son rythme pour qu'ils retrouvent l'usage de la parole et puissent, en racontant l'histoire de Griffin Creek, lui donner le caractère sacré et impérissable d'une légende.

Une légende moderne

Griffin Creek ? Pourquoi Anne Hébert a-t-elle imposé ce toponyme au nouvel espace romanesque qu'elle a créé à même ses « souvenirs de rive sud et de rive nord du Saint-Laurent, ceux du golfe et des îles⁵ » ? Quand elle avait réécrit la sombre histoire du seigneur de Kamouraska, la romancière avait osé installer ses personnages imaginaires dans un coin de pays bien réel, reconnaissable par tous. Tant d'histoires avaient couru sur le scandale ancien qu'il était grand temps de mettre un point final aux commémorations. Si l'on ne fait pas de légende avec des racontars, il arrive qu'on en fasse des romans. Grâce à l'audace d'Anne Hébert, grâce aussi à la mémoire passionnée de son Elisabeth, le nom de Kamouraska a été purifié de l'infamie. Kamouraska ! Sur la splendeur intacte de la neige qui recouvre les joncs, s'inscrit désormais en lettres rouges, indélébiles, le destin tragique d'un jeune seigneur trop vivant et trop fou.

L'on cherchera en vain, tout au long de la péninsule gaspésienne, de Grosses-Roches à Miguasha, le petit village de Griffin Creek, de même que cap Sec et cap Sauvagine. Mais, sur ces côtes d'où l'on voit encore apparaître certain soir de tempête, là-bas, tout au bout de la mer hallucinée, le vaisseau-fantôme, pourquoi n'existerait-il pas aussi un village-fantôme ? Griffin Creek, justement, dont la légende ne demande qu'à naître. Des diables qui laissent l'empreinte de leurs griffes sur le bord des barques ou sur les écorchis, des monstres, des couples et des enfants disparus mystérieusement, il y en a partout, des Méchins à l'Anse-Pleureuse, à l'Anse-au-Griffon, à Bonaventure. Les soirs d'orage et de grand vent, on entend des plaintes et l'on voit réapparaître les formes familières. Le vieillard qui raconte les légendes ne cède pas à la superstition. Il écoute tout simplement, au

fond de lui-même, le grand souffle de la mer qui l'habite et qui lui redonne, comme dans un cantique et une lamentation jamais achevés, les images et les voix de son propre désir et de ses propres angoisses devant les séductions de la vie et l'omniprésence de la mort. Il était inévitable que l'auteur du *Tombeau des rois* ait envie un jour de dire à sa façon la légende née de sa contemplation ininterrompue de la mer. Si la disparition ou la mort mystérieuse des individus poursuit dans l'imagination populaire son cheminement secret et a pu encourager la création des légendes, l'extinction rapide ou la lente dispersion d'une collectivité aurait dû engendrer tout un faisceau de légendes. Les peuples qui réussissent, si petits soient-ils, auraient-ils seuls le moyen de s'offrir le luxe d'entourer leurs origines historiques d'un halo légendaire ?

En 1784, environ deux cents familles de « loyalistes » anglais fuyant la révolution américaine furent installés en Gaspésie par le gouvernement canadien. Pendant vingt-cinq ans, les éléments anglo-saxons furent en majorité dans cette région ; aujourd'hui, ils ne représentent plus que 15% de la population totale. Carmen Roy, à qui j'emprunte ces détails, prétend que « nous devons à ces deux cents familles la plus grande partie des lieux-dits anglais, soit quarante-quatre toponymes ». Elle ajoute que, « à cette exception près, ils [les loyalistes] ont peu influencé la tradition orale de langue française » n'ayant « pas partagé avec les Gaspésiens d'origine française des habitudes de vie qui n'étaient pas les leurs [...] leur langue ayant aussi contribué à les tenir en marge d'un élément qui ne les comprenait pas⁶ ». Les conteurs et les romanciers québécois ont souvent puisé leur inspiration dans la tradition orale des Gaspésiens : que l'on pense à Joseph-Charles Taché, à Blanche Lamontagne-Beauregard, à Marie Le Franc et, au plus moderne d'entre eux, Noël Audet qui, dans *Ah, l'amour l'amour*, accorde le développement de la passion amoureuse de ses « héros » au rythme des péripéties d'un voyage sur les côtes et du récit des légendes de la Gaspésie. Anne

Hébert, pour sa part, a choisi d'écrire la légende qui manquait à ce coin de pays. Peu lui importe que la présence des loyalistes en Gaspésie ait peu influencé le folklore québécois. Ce n'est pas d'abord aux aspects distinctifs de la vie de cette collectivité qu'elle s'attache, mais plutôt, comme dans toute son œuvre antérieure, à la vie secrète des passions. Celle-ci, comme un grand courant de fond, en les bouleversant, réunit les univers que l'histoire et la politique ont cloisonnés. Elle trouve son expression dans un langage qui fait fi des barrières linguistiques elles-mêmes.

À première vue, sur la scène du village de Griffin Creek — qui aurait pu s'appeler lui aussi « l'Anse-aux-Cousins », puisque tous ses habitants sont issus de quatre familles originelles —, se joue l'histoire de la collectivité loyaliste gaspésienne qui, dans un raccourci tragique, prend une valeur exemplaire. En réalité, comme le couvent des Dames du Précieux-Sang des *Enfants du sabbat* où s'affrontaient des forces antinomiques irréconciliables, Griffin Creek se situe quelque part aux confins du réel et de l'imaginaire. En cette terre étrange, l'identité des êtres, pourtant bien enracinés dans le réel d'un pays, d'une époque, voire d'une famille et d'une nation, se définit par les nuances du désir, de la violence et du désespoir. Celles-ci façonnent les visages ; elles créent des ressemblances et des différences qui deviennent signes prémonitoires du destin.

Les revenants de l'œuvre

Le lecteur doit-il se surprendre dès lors de retrouver, affublés soudain de noms anglais, des êtres qu'il avait cru uniques et inaltérables dans leur identité ? À qui appartenait donc la voix dont la plainte traversait jadis *le Tombeau des rois* pour qu'elle ose s'élever dans un espace aussi inattendu que celui de Griffin Creek : « Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée. Puis s'en est allé. Sur la pointe des pieds⁷ » ? Celle-ci s'appelle Olivia et elle a son « cœur au poing. Comme un faucon aveugle ». L'instinct déchaîné de Perceval, le fameux cheval indompté du *Torrent*, par quel sortilège s'est-il emparé de Stevens, le frère, trop élo-



Photo : Athé

Anne Hébert

quent celui-là, d'un autre Perceval dont le désir dépasse les limites et la mesure du langage et ne sait éclater qu'en cris insoutenables ? De même l'amour de la vie de Catherine⁸, la passion d'Elisabeth⁹, la révolte de sœur Julie¹⁰ trouvent un prolongement inespéré grâce à la voix des personnages des *Fous de Bassan*.

*La voix de l'oiseau
Hors de son cœur et de ses ailes
rangées ailleurs
Cherche éperdument la porte de la
mémoire
Pour vivre encore un petit souffle
de temps¹¹.*

Felicity, Nora et Olivia, Stevens, Perceval, Maureen, Irene et le révérend Nicolas Jones participent du courant de vie, fait de désir, de passion et de révolte, qui parcourt l'univers romanesque d'Anne Hébert. En présence de ces nouvelles figures apparues dans la dernière œuvre, à l'instar du révérend Nicolas Jones se promenant dans sa galerie des ancêtres, le lecteur éprouve la curieuse sensation « d'être suivi, de planche en planche, par le même regard en vrille¹² ».

Issu de l'œuvre entière, *les Fous de Bassan* ranime les images et les voix familières. Entrer ou revenir par

cette porte dans *les Chambres de bois*, s'enfoncer, à partir de cette ouverture dans *les Tombeaux des rois*, c'est accéder à de nouvelles profondeurs de l'univers hébertien. Tout se passe comme si les désirs originels, les passions toujours renouvelées, la révolte jamais apaisée, en cherchant pour se réincarner un espace et un temps inédits, avaient trouvé cette fois, non plus un lieu romanesque aux dimensions rassurantes, mais une voix multiforme, complice du vent et de la mer, qui réussit à changer les destins en légendes. Devant cette voix les barrières linguistiques sont impuissantes : elle naît en-deçà du langage. Les mots qui parviennent jusqu'au lecteur ont beau obéir à un code particulier et, de ce fait n'être accessibles qu'à une seule communauté linguistique, les images et les rythmes qui les portent expriment la communion essentielle à travers laquelle les hommes et les femmes, les désirs et les passions, les héros de romans eux-mêmes sentent l'unité profonde de leur origine et la communauté mystérieuse de leur destin.

Ainsi s'explique et se trouve justifié, dans « le Livre de Perceval », l'invraisemblable loquacité de l'idiot qui, dans la vie quotidienne, ne sait pas ou ne peut pas articuler son cri pour en faire un langage cohérent. Perceval va et vient dans son discours, tantôt ballotté comme un objet, tantôt divaguant, se cherchant, fuyant et empruntant pour cela les formes et les masques d'un sujet. Les mots, les images et les rythmes dans lesquels il enveloppe son délire ne semblent pas convenir à la faiblesse de son esprit ? Ce n'est pas un raisonnement qu'il cherche à transmettre, mais bien plutôt une passion trop puissante pour le monde où il est forcé de vivre et trop grande pour le rôle et les limites qu'on lui assigne. À cette passion infrangible, il fallait la tension d'une parole et d'une langue saisie dans le mouvement même qui les engendre. Dans les éclats qu'elle projette, cette parole ne donne pas à entendre autre chose que le cri intérieur, tel que peut seul le percevoir celui qui a choisi de faire la sourde oreille à la violence du monde.

Les désirs de Nora Atkins et de Olivia, les deux adolescentes, n'auraient pu trouver à s'exprimer non plus dans une expression trop fidèle à la réalité. Ici encore le recours à un langage approprié à tel âge et à tel degré d'instruction aurait tué inexorablement la parole avant même qu'elle ne naisse. Alors que l'invraisemblable luxuriance des propos de Nora, la « fille de l'été » et l'invraisemblable ambition cosmologique des envolées d'Olivia sont le fondement même de la vraisemblance de cet « animal fabuleux [...] à deux têtes, deux corps, quatre jambes et quatre bras » que l'étrange lucidité de Perceval contemple et qu'il sait fait « pour l'adoration ou le massacre ».

Avec *les Fous de Bassan*, Anne Hébert n'a peut-être pas inventé de nouveaux personnages ni ajouté de pans nouveaux à son univers romanesque. Depuis longtemps, elle laisse à d'autres le soin et la gloire d'étendre l'empire du roman. Il lui suffit à elle, tout en enveloppant sa parole de nouvelles formes, de continuer à creuser l'espace occulte où elle a depuis toujours découvert le « tombeau des rois ». Plus elle avance dans son œuvre, plus elle s'enfoncé résolument vers les profondeurs, là où la parole, pour ne pas mourir, s'alimente à la bouche du feu, ce feu central qui contient la promesse de l'eau. Plus que jamais, avec *les Fous de Bassan*, Anne Hébert dit sa fidélité aux « grandes fontaines » et à son unique « vocation marine ». Toute l'œuvre antérieure vient se mirer ici. Le lecteur s'étonne de la gravité de cette légende moderne dans laquelle, sous des traits étrangers, il découvre son propre visage intérieur et entend la parole de l'autre dans les mots et les rythmes qui lui redonne sa propre voix comme un écho longtemps retenu.

Les Fous de Bassan, un roman simple et beau comme une légende. On y entend battre à chaque page, en « la grand'place de la mer en tourment », « le cœur souterrain » de celle dont l'œuvre se poursuit, au rythme de sa « vie têtue sous la pierre... » □

1. Anne Hébert, « Un mur à peine », *Poèmes*, Paris, Seuil, 1960, p. 37.
2. *Id.*, *Les Fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982, p. 19.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Ibid.*, p. 16.
5. *Ibid.*, p. 9.
6. Carmen Roy, *Littérature orale en Gaspésie*, Montréal, Leméac, 1981, p. 9-11.
7. Anne Hébert, *Les Fous de Bassan*, p. 199.
8. *Id.*, *Les Chambres de bois*, Paris, Seuil, 1958, 190 p.
9. *Id.*, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970, 250 p.
10. *Id.*, *Les Enfants du sabbat*, Paris, Seuil, 189 p.
11. *Id.*, « L'Envers du monde », *Poèmes*, p. 53.
12. *Id.*, *Les Fous de Bassan*, p. 16.